Thucydide a-t-il cru à la contagiosité de la "peste" d'Athènes?

Autor(en): **Lichtenthaeler, Charles**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Gesnerus : Swiss Journal of the history of medicine and sciences**

Band (Jahr): **19 (1962)**

Heft 3-4

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-520624

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Thucydide a-t-il cru à la contagiosité de la «peste» d'Athènes?

Par Charles Lichtenthæler, Leysin

Paradoxalement, des traducteurs philologues ont parlé de «contagion», à propos de la célèbre «peste» des *Histoires* (II 47–54), tandis que certains médecins l'ont mise en doute, pensant à une intoxication alimentaire. En fait, il s'est agi presque à coup sûr d'un typhus exanthématique (Sir William MacArthur).

Mais quel fut le sentiment de Thucydide lui-même? Deux obstacles compliquent la recherche. L'historien athénien n'a ni repris, ni créé de terme technique pour désigner la contagion. Et – difficulté plus grande, plus subtile – son objectivité historique s'écarte parfois de la nôtre. Bon gré mal gré, nous restons les disciples des scolastiques médiévaux: nous édifions des raisonnements, nous démontrons des thèses. Thucydide se plaît à «montrer» la réalité historique, à la proposer au lecteur; à lui de se faire une opinion et de rejoindre, s'il le peut, celle de l'auteur. Objectivité de Grec, visuelle, plastique.

Nous avons trois problèmes à résoudre. Thucydide a-t-il reconnu que l'épidémie «pesteuse» de 430–429 se propageait par contagion? Si oui, comment se représentait-il ce phénomène? Enfin, l'historien était-il seul, autour de 400 avant J.-C., à défendre cette conception?

1. Réunissons d'abord les passages qui «font voir» la contagion pesteuse, dans l'ordre où ils se présentent dans les *Histoires*.

II 47,4: «les médecins mouraient d'autant plus eux-mêmes qu'ils approchaient davantage des malades».

II 48,1–2: l'historien décrit en détail la propagation de la pandémie, depuis l'Ethiopie jusqu'à la ville haute d'Athènes, en passant par l'Egypte, la Libye, la domination du Roi (des Perses) et le Pirée.

II 50,1–2: «mais ce qui révélait surtout que la maladie différait des affections habituelles, c'est que les oiseaux et les quadrupèdes qui se repaissent de chair humaine, ou n'approchaient point des cadavres qui restaient en grand nombre sans sépulture, ou, s'ils y touchaient, ils périssaient. La preuve: on vit disparaître les oiseaux carnassiers; on n'en trouvait aucun autour des corps morts, ni ailleurs. Les chiens disparaissaient aussi, et on s'en apercevait plus encore, en raison de leurs habitudes domestiques.»

II 51,4: «ils s'infectaient les uns les autres en se donnant des soins et périssaient comme des troupeaux; c'est ce qui causa la plus grande destruction.»

II 51,5: «ceux qui approchaient des malades trouvaient la mort».

II 52,1–2: «Ce qui aggrava le fléau, ce fut l'affluence des gens de la campagne qui venaient se réfugier dans la ville (*cf.* II 17), et ces nouveaux venus en souffraient eux-mêmes plus que les autres. Comme il n'y avait point de maisons pour eux, et qu'ils vivaient pressés dans des cahutes étouffées, pendant la saison de l'été, ils périssaient confusément».

II 54,5, fin: «La maladie... ne pénétra pas dans le Péloponnèse de manière à mériter qu'on en parle: ce fut Athènes surtout qu'elle dévasta, et ensuite les autres endroits les plus peuplés.»

Ajoutons II 58,2, après l'exposé de la peste: des troupes athéniennes, saines jusque-là, tombent malades au contact de renforts atteints par l'épidémie.

Enfin, on a relevé que les Spartiates ont envahi l'Attique en 431 et en 430 (II 19; 47), mais non en 429! Thucydide dit lui-même, II 71: «l'été suivant (429), les Péloponnésiens et leurs alliés ne firent pas d'incursions dans l'Attique». Ils n'y sont revenus qu'en 428, donc *après* l'épidémie (III 1).

En bref, la «peste» se propageait d'un pays à l'autre. A Athènes, ceux qui approchaient des malades mouraient, qu'il s'agît de médecins, de particuliers ou d'animaux domestiques. Les animaux carnassiers qui goûtaient aux cadavres étaient détruits. Des renforts malades communiquaient l'épidémie à une armée saine auparavant. Le doute n'est plus guère permis: si Thucydide n'a pas forgé de terme technique pour désigner la contagion, il en a nettement conçu l'*idée*. Il existait une terminologie médicale scientifique, à l'époque; les traités hippocratiques en font foi. Mais elle s'est développée petit à petit et non sans traverses. Des années, parfois des siècles se sont écoulés avant que des notions, parfaitement claires pour plusieurs, aient reçu le terme qui les a rendues familières au plus grand nombre.

2. Posons que Thucydide ait connu l'idée de la contagion. Comment s'est-il figuré ce processus? Toute représentation est métaphorique en quelque manière; quelles *images* sont venues à l'esprit de l'historien athénien, lorsqu'il a vu ses compatriotes mourir en s'approchant de citoyens déjà saisis par le fléau?

A première vue il peut paraître oiseux et même peu scientifique, de se le demander. Mais l'erreur est toujours la même: nous n'oublions pas assez ce

que nous savons, pour comprendre les anciens. Faisons cet effort, et ils répondront à nos questions.

Relisons le paragraphe II 51,4: dans la traduction LÉVESQUE-LOISEAU, chez GARNIER, nous voyons que les Athéniens «s'infectaient» les uns les autres en se donnant des soins, et ils périssaient comme des troupeaux. Quel est le verbe correspondant chez Thucydide ? *Ἀναπίμπλημι*; la traduction française n'est pas fidèle. Dans *πίμπλημι*, il y a deux notions: «*remplir*» et «*souiller*». Pourquoi en outre le préfixe *ἀνα?* J'ai d'abord pensé qu'il indiquait la répétition du phénomène d'un individu à l'autre: «remplir-en-souillant-de-nouveau». En réalité, ce préfixe marque le caractère *excessif* du phénomène (M. HANS DILLER), donc: «remplir-en-souillant-jusqu'au-bord».

Non seulement Thucydide s'est figuré le processus de la contagion, mais sa représentation est plus éloquente que les nôtres: «contagion», «contamination», «infection», «Ansteckung»... Et ce qui est encore plus imprévu: aucune des images thucydidiennes n'est contredite par la microbiologie moderne!

3. Il nous reste à voir si les conceptions de Thucydide étaient nouvelles en Grèce, à son époque. Trois témoignages nous en font douter.

L'historien déclare lui-même que les Athéniens se sont beaucoup interrogés sur la nature de la peste: II 48,3 «Je laisse à chacun, médecin ou particulier, le soin de dire ce qu'il sait de ce fléau, de son origine, des causes qui ont pu produire une telle perturbation».

Puis il y a les décisions des stratèges. Nous connaissons le chapitre II 58: des renforts, malades, contaminent des troupes intactes. Que font les chefs ? Ils ramènent ces renforts à Athènes! Nous dirons: pour écarter cette source de contagion. N'oublions pas non plus la prudence des stratèges spartiates, qui ne reviennent en Attique qu'une fois le fléau disparu.

Enfin, il convient de tenir compte d'un document déjà connu d'EMILE LITTRÉ (II 586–587 L.). Dans l'*Eginétique* d'ISOCRATE, écrit vers 390 avant J.-C., le plaideur suppose généralement connue de son public la contagiosité de la phtisie. Il s'était occupé d'un phtisique et s'exprime ainsi: «J'étais en si mauvais état que tous ceux de mes amis qui venaient me visiter, craignaient que je ne succombasse aussi, et me conseillaient de prendre garde à moi, disant que la plupart de ceux qui soignent cette maladie, en deviennent victimes.» *Cf.* les paragraphes 11, 26, 28 et surtout 29 de ce discours.

S'il est probable que Thucydide s'est inspiré des constitutions épidémiques d'HIPPOCRATE pour rédiger sa description de la peste d'Athènes, il s'est donc écarté d'Hippocrate sur ce point.

Terminons sur un écho tardif des conceptions thucydidiennes. Dans les *Problèmes* improprement attribués à ARISTOTE, on lit la question suivante (I 7): «Pourquoi la peste est-elle la seule maladie qui vraiment infecte ceux qui s'approchent des patients ?» Et l'auteur recourt au verbe *προσαναπίμπλημι* pour exprimer cette «infection»!